

BERNARD CHARTREUX

Éloge de l'incise

La comparaison, l'image la plus juste serait celle-ci : la circulation automobile place Charles-de-Gaulle-Étoile. Normalement elle devrait être tout à fait impossible. Normalement il devrait y avoir là vingt accidents par jour. Mais non. Ça circule. Très péniblement sans doute, presque toujours à la limite certes, mais ça circule. Comment ? On ne sait pas. Il y faut un miracle. Et ce miracle, c'est le plus beau, a lieu. Presque à chaque fois. Avec des ratés mais presque à chaque fois. Jusqu'à ce jour. Du moins jusqu'à ce jour. Est-ce que cela va continuer ? Est-ce que le miracle acceptera éternellement de se reproduire ? Rien n'est moins sûr. Mais jusqu'à présent, si. Donc croiser les doigts, et compter sur la bénévolence divine.

Ainsi de la langue telle que nous la parlons. Il est aussi improbable qu'elle permette aux gens de se comprendre les uns les autres, qu'il l'est, pour les automobilistes, de s'extirper sains et saufs du piège de la place Charles-de-Gaulle-Étoile. La preuve de ce que j'avance, je l'ai rencontrée plus particulièrement autrefois, il y a bien longtemps (il y a prescription) quand nous enregistrons des audiences de tribunal correctionnel, pour construire notre spectacle *Palais de Justice*¹. Le décryptage, la transcription intégrale – intégrale, je dis bien, avec tous ces parasites, approximations, redites, bafouillages, ânonnements, bredouillements... etc ; qui affectent nécessairement le langage parlé – de ces audiences, était proprement ahurissant. Et là aussi, nous nous disions, mais par quel miracle ces gens ont-ils pu se – avons-nous pu les – comprendre ?

Sauf que le miracle, ici, bien sûr, dans le cas de la langue, on sait ce que c'est. Le miracle, c'est que les mots morts de la transcription ont été au préalable prononcés par des personnes vivantes. Et à ce moment-là, au moment de l'audience, les mimiques, les gestes, les intonations, les rythmes, les silences, les accents... etc., qui les accompagnaient, qui les enrobaient comme un limon nourricier et que, plus tard, la transcription fut bien obligée de laisser de côté, tous ces accompagnements psychocorporels ont permis,

à ce qui, après coup, n'apparaissait plus au transcritteur que comme un calamiteux enchaînement de phonèmes, de prendre sens.

Voilà, le langage parlé n'est pas une science exacte. Il n'est pas un médium neutre et son maniement, de ce fait, est non seulement incertain, aléatoire, mais aussi, mais surtout, franchement dangereux. Lequel danger lui-même est double. Danger d'abord dû à son opacité, d'où les risques d'imprécisions, de faux-sens, contresens avec tous les malentendus, quiproquos, blessures, traumatismes, agressions, qui en résultent. Danger ensuite que son caractère aléatoire soit plus ou moins sciemment exploité à des fins, tactiques ou stratégiques, de domination et/ou de pouvoir ; étant entendu que ces deux dangers peuvent se rejoindre, s'entraider, cumuler leurs effets.

Eh bien, ce dont il me parle avant tout, Jean-Luc Lagarce, c'est de cela, de cette impotence de la langue, de cette irrémédiable difficulté ordinaire, de cette catastrophe quotidienne, de cette maladie familière et qui ne guérit jamais, qui ne cicatrise jamais, et dont il faut pourtant, bravement, un jour après l'autre, essayer de venir provisoirement à bout, en s'entourant – lorsque malgré tout on se résout à ouvrir la bouche – de mille précautions, mille scrupules, en multipliant les essais et tentatives (trouver le mot juste), en se livrant à un obstiné, obtus, travail d'ajustage – mais les joints ne tiennent pas, les soudures non plus –, en recherchant sans cesse l'approbation d'autrui (« n'est-ce pas, Paul ? »), en suscitant même sans cesse son opposition ou sa contradiction pour les intégrer tout de suite, si besoin est, dans l'énoncé en cours. Toutes ces prothèses d'ailleurs, ces béquilles, on devine bien sûr sur quel horizon, dont elles se rapprochent sans cesse, elles se dessinent, quel destin elles ne parviendront pas à conjurer : le silence. Soit, par exemple, le Louis de *Juste la fin du monde*. Venu prendre ultime congé de sa famille (la sœur, la mère, le frère), bien loin qu'il parvienne à s'épancher en son sein, on le voit devenir, les heures passant, de moins en moins loquace ; les autres ont beau s'échiner, tenter d'agripper encore un peu quelque chose du frère-fils insaisissable – et d'ailleurs, justement, ce peu-là, pourtant plein de bonnes intentions (mais quoi de pire que les bonnes intentions incapables de masquer l'humiliante bonté dont elles dégoulinent : à Louis qui nie auprès de la femme de son frère Antoine que ce dernier soit un être brutal, ledit Antoine rétorque brutalement –

à Louis donc – : « Oh, toi, ça va, la Bonté même ! ») et ce peu-là, dis-je, bien loin de consoler, de répandre le lait de la compassion humaine, ne parvient qu'à faire de nouvelles écorchures ; certes ce n'est rien une écorchure ; sauf qu'ici, chez Lagarce, les écorchures finissent toujours par mortellement s'infecter – les autres donc ont beau avoir recours à tout l'arsenal langagier – de l'affection à la culpabilisation, rien n'y fait. Louis écourte sa visite et repart le soir même sans avoir pratiquement desserré les dents. Et l'épilogue, déchirant, nous raconte comment, peu de temps après cet échange impossible, par une belle nuit d'été, Louis perdu dans la montagne, et qui sait que sa mort n'est plus qu'une question de jours, voudrait soudain pousser « un beau et grand cri, un long et joyeux cri qui résonnerait dans toute la vallée » ; mais non, il ne le fait pas. Même un simple cri, il n'est plus capable de le pousser ; juste un simple cri même pas articulé, ça n'est plus possible d'être poussé. Et Lagarce lui-même n'a-t-il pas opté pour le plus radical mutisme ?

Non sans nous avoir laissé une formidable anthologie de l'Incise, cette – comme on sait – ouvrière de la langue parlée qui est à la fois son chevalet de torture et son tabernacle, son épitomé et son symptôme, pour tout dire son âme même, et qui, de la part de certains que je connais bien, pourrait faire l'objet d'une attention quasi obsessionnelle. Car si elle peut être tout à fait désespérante (laissant toujours échapper la formulation juste en ne cessant de la différer), elle peut tout autant être hilarante (les bègues font rire, ne nous le cachons pas), et le mélancolique Lagarce lui-même ne s'en prive pas non plus, dans cette pièce *Les Prétendants*, où il raille avec une joyeuse férocité toute une tribu d'empêchés culturels du langage ; mais de cette férocité, il ne s'en, – il ne nous en – exempte pas non plus ; l'empêchement est notre lot commun. Simplement, parfois, il est à pleurer, et parfois il est à rire, mais toujours quand il est à pleurer il est à rire aussi, en deuxième rideau, et quand il est à rire, l'inverse, en deuxième rideau.

Et elle peut encore, l'Incise, jamais à bout de ressources, en plus de nous désespérer ou de nous faire rire, nous émerveiller, parfaitement, avec ses emboîtements successifs, ses retraits, ses retours, ses parenthèses et ses tirets qui s'ouvrent et se ferment comme autant de portes et de portails, ses architectures, pas moins, à la Piranèse, ses mises en abyme, ses galaxies, ses culs de sac !
Moi qui me suis efforcé, un temps, d'aller la traquer sur des terres

exotiques – théologie, scolastique, rhétorique, histoire (il me souvient d'ailleurs que j'étais en train de terminer les *Dernières Nouvelles de la peste*, où l'Incise justement, tenait une place de choix, un rôle organisateur serais-je presque tenté de dire, quand j'ai lu, pour la première fois un texte de Lagarce, ses *Vagues Souvenirs de l'année de la peste* bien sûr – ils datent, eux aussi de 1983 ; lesquels *Souvenirs*, si je ne me trompe (pour parler comme lui), braconnaient également – moi du moins je braconnais, lui, à vrai dire, je ne sais pas exactement – *Le Journal de l'année de la peste* de Daniel Defoë. Ce qui, je dois en faire l'aveu peu glorieux, ne m'avait pas incité à poursuivre la lecture. Mais enfin, il y avait là comme un signe prémonitoire) – moi donc, disais-je, qui ai traqué l'Incise en des contrées lointaines, je sais grand gré à Lagarce de me l'avoir fait retrouver – car je l'avais un peu perdue de vue, persuadé lentement, à mon corps défendant, qu'il s'agissait là d'une manière obsolète, affectée, littéraire pour tout dire (l'horreur !) de s'exprimer – là où je ne l'imaginais pas à ce point possible, pas à ce point à son aise et semblant tout à fait y prospérer, savoir dans le parler courant de mes contemporains.

J'ai dit plus haut que l'analyse implicite que Lagarce faisait de la langue parlée l'avait conduit au silence. Je n'en suis plus si sûr. Il en va de la langue comme des enfants malheureux ; plus tard, ils deviendront indifféremment parents modèles ou tortionnaires. L'examen du fonctionnement de l'Incise peut navrer ; il peut tout autant réjouir : la pratique de l'Incise ne nous permet-elle pas d'épouser au plus juste le mouvement même de la pensée, qu'elle soit, peu importe, de haute ou de basse volée, cette recherche tâtonnante, par essai et erreur, n'ayant nécessairement jamais de fin et qui, dans le moment même où elle avoue ses limites, son handicap, sa triste finitude, atteste de la désirable et infinie complexité de l'être ?

Je veux aussi me représenter un Lagarce joyeux.

Pour cela, passer au peigne fin, juste pour le plaisir, quelques jubilants moments de pensée incise tirée donc de sa pièce *Les Prétendants*.

L'action se déroule dans une entreprise culturelle de moyenne importance, disons, une scène nationale, le jour de la passation de pouvoir entre l'ancien et le nouveau directeur. Assistent à la cérémonie, outre les deux intéressés, un représentant du minis-

tère, quelques membres du conseil d'administration, les proches collaborateurs de l'ancien directeur et Solange Poitiers, une femme d'une quarantaine d'années représentant la municipalité, et qui a vraisemblablement conçu et piloté toute l'opération.

Cette réunion a un caractère un peu étrange car il s'agit en fait d'entériner officieusement, et sans vraiment tenir compte des procédures réglementaires, le choix de la municipalité d'une nouvelle politique culturelle et d'un nouveau directeur. Pour mener à bien l'opération, Poitiers doit donc à la fois ménager la susceptibilité du directeur mis sur la touche (Paul Raout), amadouer les membres du conseil d'administration non consultés, rassurer les collaborateurs inquiets sur leur avenir et, surtout, conserver jusqu'au bout le soutien du représentant du ministère (Mariani) sans l'accord de qui l'opération n'aurait pas été possible.

D'où, par exemple, cette présentation à Mariani de Ludovic Brulat, mari de la Secrétaire Générale de la « scène nationale » et dont Poitiers craint qu'on puisse penser (et tout particulièrement Mariani) qu'il ne doive sa place, officieuse et assez mal définie, dans cette maison qu'à sa seule qualité de « mari de... ». Elle tient donc devant l'envoyé du ministère le petit discours suivant :

« Monsieur Brulat ne fait pas à proprement parler partie de cette maison, et vous serez peut-être surpris de le compter aujourd'hui parmi nous, même si cette journée revêt, disons-le, je crois que nous pouvons le dire, un caractère, oh mon Dieu, comment dire ? familial. Monsieur Brulat, toutefois, et ceci explique cela, s'il était besoin, monsieur Brulat, toutefois est très lié, de par sa profession – monsieur Brulat travaille dans une agence de communication, l'agence de communication de la ville, je crois qu'on peut le dire – et il a joué, et nous ne désespérons pas que ce rôle se prolonge, il a joué un rôle déterminant, non négligeable, dans la mise en place de la nouvelle image que nous souhaitons donner... Le "look", non ? »

On notera que la première assertion de ce discours « Monsieur Brulat ne fait pas à proprement parler partie de cette maison » est d'entrée minorée. Si Ludovic Brulat ne fait pas « à proprement parler » partie de la maison, c'est qu'il en fait partie au moins *d'une certaine façon*. Quoi qu'il en soit, cette assertion, même minorée, a une conséquence : « vous serez peut-être surpris de le compter aujourd'hui parmi nous » (puisque'il ne fait pas partie de la maison). L'hypothèse est d'ailleurs, soit dit en passant, absurde : Mariani, ne connaissant pratiquement ni le personnel ni l'orga-

nisation de la maison – et c’est bien pour cette raison que Poitiers passe son temps à lui présenter les uns et les autres –, Mariani donc serait bien en peine de s’étonner de la présence ou de l’absence de qui que ce soit. Mais Poitiers ne s’arrête pas à ce détail, obsédée par la nécessité de justifier le rôle du mari de Brulat, c’est-à-dire, comme on va le voir, de se justifier, elle. Et de même que la première assertion était, on l’a dit, d’entrée de jeu minorée (« à proprement parler »), de même l’est aussi la conséquence « vous serez *peut-être* surpris » qui laisse entendre que, tout compte fait, un esprit ouvert comme Mariani pourrait ne pas l’être, surpris. Après tout, si Ludovic Brulat fait partie, fût-ce improprement, de la maison, sa présence à une telle réunion ne devrait rien avoir d’extraordinaire.

Mais dans la proposition suivante « même si cette journée revêt... etc. », Poitiers semble s’acharner à détruire ce qu’elle tentait de faire admettre : la normalité de la présence du mari de Brulat, en reconnaissant que, même le caractère familial de la journée ne suffit pas à la justifier (la présence de B...). Et là on ne comprend plus. Que Brulat ne puisse pas participer à la journée au titre de membre de la « scène nationale », soit, puisque « à proprement parler », il n’en fait pas partie, mais pourquoi pas non plus à titre familial alors qu’il est sans conteste l’époux de la Secrétaire Générale ? Dans tout le luxe de précautions dont Poitiers s’entoure alors avant de lâcher l’adjectif terminal de la phrase, « familial » : il y a d’abord, petit *a*) un « disons-le » qui sonne comme un encouragement à soi-même, relayé par petit *b*) un « je crois que nous pouvons le dire » qui vaut auto-autorisation (mais si l’on s’auto-autorise à dire, c’est que ce dire ne va pas de soi, c’est que ce dire, à dire, n’est pas sans danger), suivi ensuite, petit *c*) d’une hésitation franchement pathétique « oh mon Dieu (*mon Dieu*, pas moins !), comment dire ? » qui débouche enfin, comme on se lance dans le vide du haut d’un immeuble de quarante étages, sur petit *d*) le fatidique « familial ». Tout ce luxe de précautions, dis-je, doit nous mettre la puce à l’oreille : quelque chose ne va pas avec ce « familial » ; il pourrait en effet passer, ici, dans la situation présente, et auprès d’un esprit aussi hâtif que superficiel, pour un mot à double fond, un mot dont le sens manifeste ne désignerait sans doute rien d’autre qu’une convivialité sympathique et de bon aloi, mais dont le sens caché, second, douteux, fleurant bon le népotisme (car Ludovic Brulat, il faut bien le reconnaître, n’est pas le seul conjoint, tant s’en faut, à s’être introduit à la « scène nationale » comme on glisse un pied

dans une porte), mais dont le sens second donc – dont Poitiers redoute par-dessus tout que Mariani ne s’y intéresse de trop près mais elle se fait des cheveux pour rien car Mariani s’en contrefout – dont le sens second, ter, signifierait que la seule *préférence familiale* explique la présence ici, ce jour, de l’ambitieux Ludovic Brulat.

Mais bon, Mariani ne fait pas mine de relever, le caractère « familial » de la journée ne semble pas lui faire problème. Seulement, hélas pour elle, Poitiers s’est lancée. Impossible de faire maintenant machine arrière. Elle doit continuer sur la voie des aveux : Ludovic Brulat n’est pas seulement le mari de la Secrétaire Générale, il travaille aussi à l’agence de communication de la municipalité. C’est donc elle, Poitiers, qui l’a introduit à la « scène nationale », c’est donc elle qui l’a imposé (ou qui a couvert son « imposition ») à l’ancien directeur (et qui pis est pour préparer l’éviction de ce dernier) et cela ne saurait se dire en public, sans un certain nombre de précautions/hésitations qui trahissent justement ce qu’elles s’ingénient à dissimuler : qu’avec cette nomination officieuse² Poitiers est sortie des limites de son rôle et de sa fonction. On va donc assister à un véritable festival d’incises – ce symptôme trop clair de la difficulté à énoncer – qui désarticule totalement le discours de Poitiers, et auquel elle ne parviendra à mettre fin (duquel elle ne parviendra à se sortir) que par une sorte de coup d’éclat linguistique.

Voyons cela dans le détail. La phrase démarre normalement : « Monsieur Brulat, toutefois... » et l’on s’attend à un développement du type « a bien d’autres raisons d’être présent... etc. », mais, en lieu et place de celui-ci, c’est à un premier coup de frein auquel on a droit, et qui renvoie aux calendes grecques l’explication attendue : « et ceci explique cela » ! (« cela » on sait sans doute ce que c’est : la présence de Brulat à la fête, mais « ceci », non, que l’on brûle de connaître et à l’endroit duquel on excite notre curiosité, mais comme pour mieux la décevoir) ; bref Poitiers, sous couvert de nous donner une explication (mais son contenu est absolument vide : « ceci, cela »), procrastine, puis, non contente de procrastiner, donne un second coup de frein à sa tirade : « s’il était besoin », c’est-à-dire « s’il était *besoin d’une explication* », phrase paradoxale et urticante, ô combien, car le besoin d’explication devient justement de plus en plus pressant et c’est donc pure provocation, dirait-on, que de s’interroger sur sa pertinence et sa nécessité (bien sûr qu’il est besoin ! non seulement il est besoin mais même, fran-

chement, maintenant il urge !) ; mais où s'entend surtout, dans cette proscritation « s'il était besoin », la difficulté de Poitiers à trouver la formulation exacte. Donc, se donner, avec ce second coup de frein, encore un peu de temps, encore un peu d'air, pour – peut-être – la trouver.

Et reprend donc courageusement, Poitiers, le fil de son discours : « Monsieur Brulat est très lié... », mais avant de dire avec qui ou quoi (là est le nœud de l'aveu le plus dur), trouve indispensable, Poitiers, de donner cette précision *qui vaut justification* « de par sa profession », « Monsieur Brulat est très lié, de par sa profession », c'est-à-dire ni par lien familial ou favoritisme ou quelque autre mauvaise, voire coupable, raison... ; bon, l'on se dit que cette fois c'est bien parti, que l'on va enfin connaître le fin mot de l'histoire, mais pas du tout ! à peine si l'on a fait quelques pas et voilà que ça freine encore une fois brutalement, à nouveau le développement tombe en panne, comme si ce « très lié » même spécifié par un « de par sa profession » restait décidément bien trop suspect, évoquait on ne sait quelles ententes occultes, quels petits arrangements douteux, et paralysait donc définitivement le discours. Alors, comme la voie de la circonspection (appelons-la la voie sud) semble être une impasse, Poitiers décide avec audace d'emprunter la voie nord (celle de la parole directe et crue), décide de révéler sans plus de précautions le chaînon manquant de son explication : « monsieur Brulat travaille dans une agence de communication, l'agence de communication de la ville » ! à quoi elle ajoute cette curieuse minoration, « je crois qu'on peut le dire », qui n'a d'ailleurs, littéralement, aucun sens (car ou bien Ludovic Brulat travaille dans cette agence, ou bien il n'y travaille pas, ce qui règle automatiquement la question de la légitimité de l'énoncé) mais est un magnifique et ingénu exemple de dénégation : le plus cher désir de Poitiers (hélas maintenant irréalisable) n'était-il pas non pas de dire mais tout au contraire de garder secrète cette révélation ?

Lâché ce contre-cri du cœur, il faudrait reprendre la péroraison là où elle s'est arrêtée : « monsieur Brulat toutefois est très lié » mais Poitiers ne se souvient plus où elle l'a laissée en plan et trouve plus simple, fût-ce au prix d'une violation des lois de la syntaxe, de prolonger, comme si de rien n'était, la dernière incise, « monsieur Brulat travaille dans une agence de communication », par un « et il a joué » qui hélas, à peine proféré, s'interrompt à son tour. Mais attention, cette fois, il s'agit moins d'une panne que d'une sorte

de contre-attaque. Puisqu'elle s'est enfin décidée – on a vu au prix de quels efforts – à cracher le morceau sur le mari de Brulat, Poitiers, maintenant que le plus dur est fait (est *presque* fait : elle n'a toujours pas dit quel rôle exact il a joué), Poitiers donc choisit de pousser son avantage : elle demande, dans la foulée, à l'auditoire (et tout particulièrement à Mariani) de donner *par avance*, et en quelque sorte les yeux fermés, son accord à la prolongation, voire à l'amplification de ce rôle non précisé. La formule qu'elle emploie alors «et nous ne désespérons pas que ce rôle se prolonge» retient l'attention par une modestie dont l'hyperbole pourrait presque passer pour ironique. Mais l'ironie n'est pas dans le registre habituel de Poitiers. En réalité elle ne cherche à persuader son auditoire de l'infinie distance entre le projet concernant Brulat et sa réalisation que pour s'en persuader elle-même : comment du virtuel pourrait-il être sujet à critique, à remarques désobligeantes, susciter une quelconque opposition puisqu'il n'est que virtuel? Quoi qu'il en soit, il faut maintenant solder la phrase, dire enfin quel a été ce rôle du mari de la Secrétaire Générale : «la mise en place de la nouvelle image» (de qui, de quoi? va savoir!). Pour cela, jouer encore une fois du couple accélérateur-frein : le «rôle *déterminant*» joué par Brulat (dans la mise en place de cette nouvelle image) est rétrogradé en rôle «*non négligeable*» (ne pas donner plus d'importance qu'il n'en faut au jeune ambitieux). Et puis, est-ce conscience de s'être avancée trop dangereusement dans la voie des confidences, lassitude, ou tout bonnement, après tant de méandres et circonlocutions, perte totale du fil de son discours? Toujours est-il que cette fois Poitiers reste coite et comme incapable de terminer sa péroraison! Elle ne parviendra à s'extirper de ce silence béant qu'en ayant recours à un mot salvateur et incongru (dans sa bouche), salvateur parce qu'incongru et dont l'incongruité même est censée exprimer, en quelque sorte magiquement, la quintessence de son projet pour la «scène nationale», ce mot, sorti comme un lapin du chapeau du prestidigitateur et qui clôt toute hypothétique discussion, et qui claque comme un mot d'ordre péremptoire sidérant d'audacieuse modernité après tant de prudences provinciales : «le look»! Voilà! Voilà le secret de toute l'opération : il s'agit de donner un «look» à la scène nationale! Et c'est à l'accouchement aux forceps de ce «look» que nous venons d'assister.

Autre exemple encore où l'on voit comment les aléas de la langue

parlée sont mis à contribution par les stratégies de pouvoir – à moins qu’elles ne soient suggérées, induites par eux. Cette fois Poitiers veut présenter Raout, le futur ex-directeur, au représentant départemental du ministère (Aubier) – présentation au demeurant inutile puisque les deux hommes ne peuvent pas ne pas se connaître ; elle-même le dit, « vous vous connaissez, la ville n’est pas grande », mais faire les présentations est toujours chez Lagarce une opération absolument indispensable : les individus sont des monades fermées sur elles-mêmes entre lesquelles il faut établir des branchements artificiels pour qu’elles puissent ne serait-ce que se rendre compte qu’elles ne sont pas seules au monde ; installer cet appareillage de communication, voilà à quoi servent les présentations. Chez Poitiers cette compulsion a bien sûr un sens politique (adjointe à la Culture !), mais en son fond elle est, comme chez tous les autres, métaphysique.

Mais reprenons : s’agit pour Poitiers de présenter Raout (Paul) et donc de dire sa fonction ; mais justement, cette fonction, Raout est en train de la perdre ; il faut donc, simultanément et en y mettant suffisamment de formes, dire à la fois ce qu’il est et ce qu’il n’est plus. D’où la petite péroration suivante :

« Monsieur Aubier. Monsieur Raout, notre directeur. Vous vous connaissez, la ville n’est pas grande : monsieur Raout, notre directeur, donc, et bientôt – c’est là l’objet de tout ceci – et bientôt, nous le regrettons, mais ainsi va la vie, et bientôt, notre ancien directeur, mais toujours – n’est-ce pas, Paul ? n’est-ce pas ? – on peut dire les choses ainsi, mais toujours, c’est ce que je souhaite affirmer haut et fort, toujours, d’une certaine manière, la conscience de cette maison, cet établissement. Son bon génie. »

Péroration sans doute plus complexe qu’il n’y paraît au premier abord et que l’on peut décomposer de la manière suivante :

- a) assertion n°1 : « Monsieur Raout, notre directeur »,
- b) 1^{ère} incise : inutilité de la présentation, « vous vous connaissez la ville n’est pas grande »,
- c) répétition de l’assertion : « Monsieur Raout, notre directeur, donc »,
- d) introduction de l’assertion n°2 : « et bientôt »,
- e) 2^{ème} incise retardant l’assertion n°2 : elle énonce, mais en termes d’un vague absolu, « c’est là l’objet de tout ceci », que le passage de la 1^{ère} assertion à la 2^{ème} est la raison même de la réunion d’aujourd’hui (mais, comme cette réunion est une sorte de coup de force « soft », il est préférable de rester dans le plus grand flou : « l’objet », « tout ceci »),

f) reprise de l'introduction de l'assertion n° 2 (mais l'assertion elle-même continue à se faire attendre) avec commentaire minimisant : « et bientôt, nous le regrettons »,

g) commentaire du commentaire précédent qui le minimise à son tour : « mais ainsi va la vie » ; autrement dit, nous le regrettons mais comme c'est dans l'ordre des choses, « ainsi va la vie », nous le regrettons moins que si la vie allait autrement ; bref, nous le regrettons sans le regretter. Ainsi la susceptibilité de Raout a-t-elle droit à son cataplasme de reconnaissance officielle sans que pour autant Poitiers soit hypocritement obligée de se déjuger (on l'a dit, elle est à l'origine du remplacement de Raout).

Et maintenant que le terrain a été en quelque sorte balisé, que l'effet de la 2^{ème} assertion a été tempéré, « nous le regrettons », de façon elle-même tempérée, « ainsi va la vie », arrive enfin :

h) la 2^{ème} assertion : « et bientôt notre ancien directeur » qui ne fait rien moins que contredire et annuler la 1^{ère} ; et qui va être suivie d'une 3^{ème} assertion qui à son tour va annuler la précédente, mais sans simplement nous faire revenir à l'assertion n°1. Avec ses allures de grande maladroite, Poitiers est une bonne dialecticienne qui utilise la figure bien connue : thèse-antithèse-synthèse. Avec cette 3^{ème} assertion, l'opposition de la thèse (directeur) et de l'antithèse (ancien directeur) est dépassée (oui, oui, ne rions pas, c'est bien de l'*Aufhebung* hégélienne dont il s'agit ici ; au terme de ce processus Raout se retrouve dans une situation différente et plus élevée que celles qu'il occupait dans les deux précédentes, il a maintenant le statut, pas moins, de « bon génie ») « mais toujours... la conscience de cette maison... Son bon génie. »

Mais comme la dialectique ne manque tout de même pas d'audace, Poitiers va s'entourer de précautions, quêter autour d'elle l'approbation avant de lâcher sa formule. Le mouvement se décompose donc de la façon suivante :

i) introduction de la 3^{ème} assertion : « mais toujours »,

j) demande de l'approbation de Raout (une demande d'approbation qui vient avant que l'on sache, l'intéressé compris, ce qui est à approuver ; Poitiers, on l'a vu, est coutumière du procédé qui a le mérite, pense-t-elle, de la mettre à l'abri d'un refus), « n'est-ce pas, Paul ? n'est-ce pas ? » ; à telle pressante demande nul, Paul au monde ne saurait dire non,

k) demande d'approbation, toujours dans les mêmes conditions d'ignorance, mais cette fois à l'ensemble de l'assemblée : « on peut dire les choses ainsi »,

l) reprise de l'introduction de la 3^{ème} assertion : « mais toujours »,
m) accentuation préalable (qui entretient le suspense et donne plus de poids à ce qui va suivre) de la 3^{ème} assertion : « c'est ce que je souhaite affirmer haut et fort » ; il ne s'agit plus seulement de dire mais d'*affirmer* ; et comme si cela ne suffisait pas, d'*affirmer haut et fort* » ; ce qui d'ailleurs risque de se retourner contre l'intention initiale de Poitiers : n'a-t-on pas l'impression que s'il faut affirmer « haut et fort » c'est pour couvrir, surmonter des bruits, des cris d'opposition ? En tout cas Poitiers éprouve le besoin de :
n) minorer l'accentuation préalable : « d'une certaine manière » ; car il ne faut pas surévaluer non plus le nouveau rôle de Raout.
o) 3^{ème} assertion (enfin !) : « la conscience de cette maison »
p) 3^{ème} assertion bis, qui renforce la précédente, en la mâtinant d'un certain merveilleux pittoresque, la cerise sur le gâteau, selon Poitiers, pour Raout : « Son bon génie. »

Où l'on voit donc comment, en huit petites lignes, et justement grâce à une utilisation maladroite, fautive, naïve et désinvolte de la langue, se donne libre cours une véritable démonstration de virtuosité diplomatico-politique.

On imaginera sans peine quelles blessures, quels dégâts, quelles souffrances peuvent aussi résulter de cette utilisation-là (de cette nature-là) de la langue, c'est d'ailleurs le versant le plus connu de l'œuvre de Lagarce, et il est, bien sûr, également présent dans *Les Prétendants*. Écorchés vifs de la langue, voilà ce qu'ils sont (nous sommes) tous.

Mais, là encore, blessures, dégâts, souffrances ne procèdent d'aucun machiavélisme, d'aucune méchanceté native ; ils ne peuvent tout simplement pas ne pas résulter de la nature même de l'instrument de communication.

Il y a là, bien sûr de quoi hurler de rire et aussi s'étrangler de chagrin. *Ces Prétendants* ne se privent ni de l'un ni de l'autre.

9 avril 2002